

Comment on nous a dissimulé les dangers du nucléaire

Entretien avec Yves Lenoir, auteur de *La Comédie atomique*
Anne Crignon - <http://bibliobs.nouvelobs.com/...>, juin 2016

Yves Lenoir, ingénieur, suit les questions nucléaires depuis sa participation à un groupe interministériel sur les déchets radioactifs en 1974. Il préside aujourd'hui l'association Enfants de Tchernobyl Belarus. Il vient de publier «la Comédie atomique», ouvrage explosif (éditions La Découverte).

BibliObs. En préambule, vous rappelez que chacun d'entre nous, ou presque, vit à moins de 150 km d'une centrale réputée aussi sûre que l'étaient celles de Tchernobyl ou Fukushima. Y a-t-il un risque d'accident nucléaire en France ?

Yves Lenoir. Bien entendu le risque est réel. Une cinquantaine de réacteurs atomiques constitués d'une cuve contenant plus de cent tonnes d'un cocktail d'uranium, de plutonium et de produits de fission radioactifs sont en service dans notre pays. Mais les retombées d'un grand relâchement de radioactivité affecteraient aussi les pays voisins, voire au-delà... et réciproquement. Tout événement similaire survenant en Europe provoquerait chez nous une situation d'urgence radiologique aussi aigüe que si l'accident avait eu lieu sur le sol national.

Peut-on évaluer ce risque ?

Non. La preuve par les faits, c'est que les trois grands accidents de centrales atomiques, Three Mile Island en 1979, Tchernobyl en 1986 et Fukushima en 2011, ont résulté de circonstances qui n'avaient pas été prises en compte dans l'évaluation de la sûreté des installations.

La seule façon raisonnable d'envisager le risque est celle du scénario du pire, un scénario d'ingénieur, de météorologue, d'écologue et de biologiste, permettant de décrire les conséquences de la libération dans l'environnement de la quasi-totalité de la radioactivité d'un réacteur atomique.

Tchernobyl donne une idée de ce pire. Un réacteur de cette puissance contient autant de radioactivité que n'en répandrait dans l'environnement un conflit atomique tactique où s'affronteraient des chars et des avions d'attaque échangeant un millier de bombes détonnant à très basse altitude. La pollution radioactive résiduelle serait de l'ordre de celle ayant affecté les territoires touchés par les retombées des nuages radioactifs qui ont balayé l'Europe durant les deux à trois semaines d'après le 26 avril 1986. Et le risque d'accident s'est révélé plus grand que celui de conflit atomique, infiniment plus grand puisque le second ne s'est encore jamais réalisé.

Dans votre ouvrage, vous commencez par récuser la distinction nucléaire/atomique. Pourquoi ne vous convient-elle pas ?

La distinction a été introduite au milieu des années 1950 durant la controverse sur les effets des retombées des essais de bombes A aux Etats-Unis, et H dans les îles Marshall. Le mouvement anti-bombe et pour la paix battait son plein. Les dirigeants américains étaient pour le développement de l'énergie atomique à des fins pacifiques ; une distinction était nécessaire afin que les gens oublient que les retombées radioactives étaient les mêmes qu'il s'agisse d'explosion militaire ou d'utilisation civile. Le développement de l'énergie atomique à des fins pacifiques avait constitué le thème central du discours-programme «Atoms for Peace» du président Eisenhower devant l'assemblée générale de l'ONU le 8 décembre 1953.

L'introduction d'une dichotomie entre l'atomique et le nucléaire a-t-il influencé la perception des risques ?

Oui. «Atomique» évoquait les images abominables des bombardements telles que rappelées lors des commémorations rituelles d'Hiroshima et Nagasaki, alors que «nucléaire» sentait bon le bénin, l'utile et le profitable, avec des à-côtés sans conséquences bien graves. L'opinion s'est alors persuadée que les radiations et retombées radioactives des bombes sont d'une nature plus

dangereuse que celles que pourrait libérer un accident de centrale. On nage dans la pensée magique. Mais la distance entre atomes militaire et civil est annulée par l'accident grave.

On a beaucoup parlé des «Trente ans de Tchernobyl» cet hiver. Vous y revenez longuement vous aussi, mais sous un angle peu commun: le déni du désastre. Quel désastre ?

Pour favoriser l'entrée dans l'Âge de l'énergie atomique, on a sous-évalué le risque radiologique puis incité à ne pas prendre de précautions telles que le public pourrait en déduire que l'énergie atomique représente un danger. Apprivoisée par l'idée que les centrales «nucléaires» sont sûres et leur production d'énergie propre, la population a refoulé sa peur des radiations.

Les responsables ont parfaitement conscience du caractère explosif d'un tel schéma mental: au moindre pépin un peu sérieux, il leur faut tout faire pour éviter le tourbillon de panique incontrôlable que la remontée des images des victimes d'Hiroshima et Nagasaki provoquerait. Mentir est une obligation impérieuse. Il faut commencer par se mentir pour paraître sincère, s'entraider dans le mensonge, c'est-à-dire cautionner les mensonges des autres en ajoutant les siens. Aussi, lorsque la crise radiologique survient, les mesures prises concourent à majorer les conséquences sanitaires ultérieures. Le désastre a deux moteurs: la catastrophe et l'obligation d'en nier toute la réalité.

Que s'est-il vraiment passé le 26 avril 1986 à Tchernobyl ?

Arrivés sur le site de la centrale, les principaux responsables politiques et ceux de la sûreté nucléaire soviétique n'ont pas ordonné l'évacuation immédiate de la ville de Pripjat, ou, à défaut, pris des mesures propres à obliger ses habitants à se calfeutrer dans leurs appartements. Ils ont laissé la vie suivre un cours quasi normal jusqu'au moment, 36 heures plus tard, où les doses reçues approchaient de la limite pour l'engagement des troupes sur un champ de bataille atomique.

Par extension, c'est toute la population de l'URSS qui n'a pas été protégée. Pour faire bonne mesure, les publications officielles des mois et années suivantes ont unanimement rendu hommage à la gestion impeccable de la crise par les autorités soviétiques, louant l'excellente protection de la population. Mon livre démolit cette légende.

Vous affirmez donc que des contre-vérités circulent ?

Les plus grossières invraisemblances et les mensonges les plus éhontés ont pris l'apparence de vérités scientifiques comme celle du bilan officiel publié sous le titre de «Chernobyl Forum Report», un groupe d'experts qui a concocté durant presque 3 ans, de 2002 à 2005, ce qu'il présente comme le bilan sanitaire définitif de l'accident. Son rapport a été signé par tous les bureaux, agences et organisations de l'ONU et par les gouvernements des trois pays les plus touchés, le Belarus, la Russie et l'Ukraine. Seuls les effets indéniablement causés par les radiations sont reconnus: les 50 décès par irradiation aigüe et les 4 000 cancers de la thyroïde, facilement curables soi-disant, chez les enfants. Il annonce quelques milliers de cancers mortels dans les 50 années à venir parmi la population des pays touchés. Et pas plus: un miracle. Le «Chernobyl Forum Report» (CFR) est un composant essentiel de la machine à produire ignorance, déni et préservation de l'image de l'énergie atomique.

Si le «Chernobyl Forum Report» n'est pas fiable, quel est le bilan véritable ?

Le bilan sanitaire de l'accident de Tchernobyl ne sera jamais complètement établi. Distinguons les deux groupes humains les plus affectés par l'exposition aux radiations: les enfants d'une part et les liquidateurs – soldats, employés de la centrale et équipes extérieures chargés de «liquider» les conséquences de l'accident. Les doses reçues par les liquidateurs étaient soit fortes (elles vous rendent malades et invalides), soit mortelles. Seules une partie de ces dernières a été reconnue (les cinquante morts du bilan).

Il faudra que des historiens se penchent un jour sur le destin des

milliers, voire dizaines de milliers, de ces jeunes soldats rapidement décédés pour être montés à l'assaut de Tchernobyl durant les premières semaines cruciales du nettoyage du site, mais aussi de tous les civils sans doute encore plus nombreux employés durant les longues semaines de la construction du sarcophage, achevée à la hâte le 1er octobre 1986.

Car la série d'oukazes pris par le gouvernement Gorbatchov visait à couper tout lien entre les expositions aux radiations et le décompte des morts dans les années ultérieures: interdiction faite aux militaires ayant effectué les tâches les plus dangereuses en mai 1986 d'en parler à quiconque, même à leur famille ; instauration immédiate d'une «Commission de liquidation» ayant le monopole sur toutes les informations concernant les séquelles de l'accident ; plus tard, après que les dégâts humains ont commencé à s'exprimer, le ministère de la Santé de l'URSS a imposé le 27 juin 1987 aux médecins civils le secret sur les traitements entrepris et les résultats dosimétriques pendant la liquidation de la tragédie ; et le 8 juillet 1987, la Commission médicale militaire a interdit de mentionner les noms des soldats qui avaient souffert du mal aigu des rayons à cause des doses reçues durant leur passage à Tchernobyl. Ce qu'on appelle une chape de plomb, non pas pour protéger les hommes des radiations mais pour préserver l'énergie atomique de la mesure du désastre humain qu'elle a su engendrer.

Comment, dès lors, évaluer le nombre réel de morts par irradiation ?

Les historiens pourraient commencer le macabre décompte en relevant les listes des noms gravés sur les stèles des monuments aux morts consacrées à la «guerre de Tchernobyl» à côté de celles de la Grande guerre patriotique de 1941-1945 et de la Guerre d'Afghanistan, qui sont érigés dans les cours des casernes centrales des Républiques de l'ex-URSS. Ce serait un premier pas vers l'établissement de la vérité. Ces mêmes auteurs du CFR ont, exemple parmi d'autres, de plus délibérément écarté les données collectées par le ministère de la santé ukrainien, dont une synthèse a été présentée par le Dr Angelina Nyagu à la Conférence de Munich des 9-10 novembre 2006.

Qu'est-il vraiment arrivé ?

Les liquidateurs ukrainiens se sont progressivement regroupés en association ce qui a permis, à partir de 1997, de compter les survivants et évaluer leur état de santé. Les plus affectés sont ceux qui sont intervenus sur le site en 1986 et 1987. En 2006, sur les 350.000 survivants recensés en 1997, ne restaient que 190.000 en vie. Parmi eux, plus de la moitié étaient invalides: artérites, troubles cardiovasculaires ou neurologiques, etc.

Parmi la population d'évacués, le nombre de cancers a triplé de 1987 à 2005, les maladies du sang multipliées par 5, les maladies respiratoires par 7 et on en passe. L'organisme des enfants étant plus sensible à l'action des rayonnements que celui des adultes, les effets de Tchernobyl se sont manifestés dès les toutes premières années d'après l'accident dans les districts très contaminés: augmentation des maladies infectieuses, des angines chroniques, des anémies, des troubles thyroïdiens, affaiblissement des défenses immunitaires, leucémie, aberrations chromosomiques deux fois plus élevées que dans les régions épargnées, mortalité néonatale, tachycardie, pneumopathies chroniques, maladies gastriques décuplées, eczéma quintuplés, anémie hémorragique, anomalies de la formule sanguine, anomalies thyroïdiennes, avortements spontanés, baisse de tonus chez les adultes, asthénies: toutes ces maladies ont connu une progression spectaculaire et totalement inédite.

La morale de cette triste histoire est simplissime: aller sur le terrain, consulter les registres officiels et interroger les médecins offre une image réaliste et honnête du désastre sanitaire de Tchernobyl, le contraire de celle que le «Chernobyl Forum» report a voulu imposer.

Vous évoquez un phénomène plus qu'inquiétant lié aux radiations appelé «instabilité génomique»...

Elle avait été observée dès 1927 par le généticien américain

Hermann Joseph Muller lors de ses recherches pionnières sur les effets génétiques des rayonnements ionisants. A côté des mutations, rares, il avait observé un accroissement sensible des erreurs dans les réarrangements des chromosomes lors des divisions cellulaires, ce qu'on appelle l'instabilité génomique.

Il semble que cet effet chromosomique soit un des facteurs de la baisse de l'immunité observée parmi les populations touchées par Tchernobyl tout comme cela avait été noté chez les survivants de Hiroshima et Nagasaki. Parmi les enfants des régions contaminées par Tchernobyl, il y avait de 15 à 20 % d'enfants en mauvaise santé en 1985, il y en a plus de 80 % depuis dix ans. Or les enfants d'aujourd'hui n'étaient pas nés avant l'an 2000. Ils n'ont pas subi le passage du nuage. Ils vivent dans un environnement où le bruit de fond radioactif a beaucoup diminué et consomment globalement une nourriture moins contaminée que dans le passé. Ils sont pourtant plus malades que leurs parents. Cela pose la question d'une transmission transgénérationnelle de cette instabilité génomique.

Si l'instabilité génomique va augmentant, génération après génération, cela signifie-t-il qu'avoir été irradié implique d'avoir une descendance de plus en plus abîmée?

Cette question soulève une profonde inquiétude depuis les publications de l'équipe de généticiennes dirigées par le Pr Roza Goncharova de l'Académie des sciences du Belarus à Minsk, qui a étudié pendant onze ans l'instabilité génomique et la mort fœtale au sein de populations de rongeurs sédentaires se reproduisant deux fois par an, les campagnols roussâtres.

Des expériences en laboratoire ont confirmé que dans une population extraite de son milieu radioactif et alimentée avec une nourriture propre l'instabilité génomique augmentait quand même de mère à fille. En 2010 Roza Goncharova nous a demandé de lui trouver le financement d'une étude de l'instabilité génomique chez des enfants touchés par Tchernobyl. Les experts sollicités ont répondu qu'une telle étude n'était pas «pertinente». Dont acte. Les enfants vont de plus en plus mal. Un train noir scientifique est en cours de formation. La politique de l'ignorance conduira à considérer la mauvaise santé d'une population comme un état normal.

Vous êtes président de l'association Enfants de Tchernobyl Belarus. En 2015, deux écoliers sont morts d'une crise cardiaque pendant un cours de sport dans une école de Minsk. Est-ce lié à Tchernobyl ?

Vous touchez là aux limites de ce qu'il est permis d'aborder dans un pays dont le dirigeant a décidé il y a vingt ans de tourner la page de Tchernobyl. Je ne pourrai donc citer aucun nom. Voilà comment les choses se sont passées. Nous avons récemment appris par un contact de Minsk que deux écolières de 10 et 12 ans avaient été coup sur coup victimes de mort subite durant une séance de gymnastique.

A nos questions il a été répondu que les médecins qui avaient examiné ces fillettes avaient interdiction d'en dévoiler l'identité et de mentionner si leurs parents faisaient partie, alors qu'ils étaient encore des enfants, des populations évacuées dans l'une des vagues de 1986 et 1989.

Toute l'information que nous avons pu réunir se résume à ceci: ces drames ont eu lieu au cours de l'automne 2015; la séquence est si inédite que l'inquiétude s'est emparée des autorités sanitaires du pays; par la circulaire n° 1141 du 16 novembre 2015 le Ministère de la santé a ordonné que tous les enfants âgés de plus de 6 ans subissent sans délai une échographie et un électrocardiogramme ; les cardiologues sont débordés de travail.

La question que vous posez est pertinente. Les radiations peuvent provoquer des troubles de la fonction cardiaque de deux façons [...]

Cet article comporte 6 pages. Retrouvez l'entièreté du document sur le site de *Fin du nucléaire asbl* (www.findunucleaire.be, page Documents, rubrique Articles et dossiers sur le nucléaire)